Zeitschrift: Schriftenreihe = Collection / Forum Helveticum

Herausgeber: Forum Helveticum

Band: 15 (2005)

Rubrik: Einige Blickwinkel = Quelques points de vue

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EINIGE BLICKWINKEL

QUELQUES POINTS DE VUE

UN POINT DE VUE ROMAND: LE DIALECTE EST UN PONT!

Martine Brunschwig Graf

Pour parler du rôle et de la place du dialecte – alémanique en l'occurrence –, il faut au préalable traiter un peu de la question des langues et de la place que celles-ci occupent en Suisse, dans la vie quotidienne et dans la politique. Etrange débat que celui qui s'est instauré depuis quelques années. Qui aurait cru qu'un pays dont la pluralité des langues constitue une richesse culturelle en arrive à débattre de la nécessité, pour ses habitants, de parler ou au moins de comprendre la langue du voisin? La question serait plus facile à résoudre s'il ne fallait pas, ensuite, aussi débattre de la langue du voisin!

Un sondage qui en dit long

La télévision suisse, durant l'année 2000, avait commandé un sondage concernant l'attachement des Suisses aux langues nationales et leur vision du rôle de l'anglais dans la communication entre Confédérés. Une proportion non négligeable de sondés déclaraient ne pas être choqués à l'idée que le Conseil fédéral communique avec les citoyens en anglais. D'autres exprimaient de façon très explicite le fait que l'anglais pouvait parfaitement devenir la lingua franca de notre pays. L'impression qui se dégageait de cette démarche: une forme de consensus mou autour du fait de laisser l'anglais prendre une place que personne ne se souciait vraiment de définir et encore moins de délimiter.

Le dialecte alémanique n'était jamais évoqué dans les sondages, ni dans les commentaires. Mais chacun reconnaissait implicitement que l'anglais permettait de surmonter un obstacle, le fait que l'allemand n'était pas vraiment la langue de communication de nos voisins alémaniques. Dès lors, privilégier l'anglais évitait de se poser l'autre question: l'allemand constitue-t-il ou non une langue étrangère pour les Alémaniques?

L'ombre du dialecte dans le débat sur les langues

L'année 2000 n'a pas été seulement celle du changement de siècle mais aussi celle où le débat sur les langues a repris de la vigueur au sein de la Conférence des directeurs de l'instruction publiques (CDIP). Le concept des langues qui

en est issu n'a jamais vraiment permis de trancher sur la question. Beaucoup feignent, aujourd'hui encore, de penser que l'on peut, à l'école primaire, assurer la maîtrise de la langue locale – langue qui n'est pas, pour une part de plus en plus importante d'élèves, la langue maternelle – et l'apprentissage de deux langues étrangères. C'est sur cela que repose le compromis: peu importe que l'anglais passe avant la seconde langue nationale, puisque le concept garantit une maîtrise au moins équivalente à la fin de l'école obligatoire.

Et c'est bien là que le bât blesse. Aujourd'hui, des initiatives populaires – à Zurich et ailleurs – exigent qu'une seule langue «étrangère» soit enseignée à l'école primaire. Des cantons ont déjà pris les devants. Appenzell Rhodes-Intérieures l'a fait depuis belle lurette. Dans ce canton, le français est relégué à l'école secondaire et l'anglais seul a droit de cité à l'école primaire. Nidwald vient de prendre la même décision. Et d'autres risquent de suivre. Ainsi se retrouve-t-on avec un double langage: celui de l'officialité, qui présente de façon politiquement correcte un concept préservant les langues nationales et celui d'un terrain incapable de résister à la tentation de la facilité et de la mode du moment.

Durant ce même temps, une initiative parlementaire dite «Berberat» passe de justesse le cap de la commission du national (CSCEC), qui décide de lui donner suite. Cette initiative demande que la Constitution fédérale soit complétée par un article stipulant que la première langue étrangère enseignée soit une langue officielle de la Confédération. Ceci constitue la discussion formelle et officielle du débat sur les langues.

Il y a, en revanche, des discours et des inquiétudes rentrées; celles-ci ont trait à un phénomène récurrent: la langue maternelle parlée par les élèves n'est pas, pour nombre d'entre eux, la langue «locale» dans laquelle l'enseignement officiel est pratiqué. C'est le cas dans les cantons romands et surtout à Genève, qui accueillent de nombreux élèves d'origine non francophone. Mais c'est aussi le cas en Suisse alémanique et à Zurich notamment. Et ces élèves doivent faire face à un double apprentissage, celui de l'allemand, langue de l'écrit par excellence et celui du dialecte, langue de communication orale usuelle au quotidien.

Ainsi, lorsque l'on parle des langues nationales et de la cohésion, la première langue menacée, en Suisse alémanique, est bel et bien l'allemand, ressenti comme une langue étrangère par ceux pour qui il devrait constituer la langue première.

Je me permets ainsi un souvenir. J'ai eu à participer à l'émission *Arena*, en l'an 2000, dans le cadre d'un face-à-face avec Ernst Buschor, mon collègue zurichois d'alors à l'instruction publique. Je me souviens fort bien de l'introduction faite par le modérateur: il s'est excusé auprès des téléspectateurs du fait que le débat se déroulerait malheureusement dans la première langue étrangère parlée en Suisse alémanique, à savoir l'allemand. Cette annonce n'a paru choquer personne, tant le dialecte faisait partie de la dynamique de l'émission. Chacun a donc fait un effort ce soir-là: nous avons tous parlé allemand, langue qui n'était de fait pour aucun d'entre nous la langue maternelle au sens strict du terme!

Depuis, l'état d'esprit a changé. Invitée à la même émission en 2003, j'ai proposé que le débat se déroule en dialecte alémanique et que j'intervienne en allemand. Il en a été ainsi. Mais j'ai appris ensuite que certains téléspectateurs avaient dénoncé une certaine impolitesse à mon égard. Actuellement, l'allemand a droit de cité lorsque des hôtes tels que des Conseillers fédéraux participent au débat.

Ces deux anecdotes sont très révélatrices des questions qui tournent autour du dialecte alémanique. Il faudrait d'ailleurs plutôt parler des dialectes, puisqu'on ne parle pas de façon semblable dans le Haut-Valais ou à Zurich.

Ceci nous fait apparaître au moins une question à résoudre: il ne suffit pas aux Romands de parler allemand pour communiquer avec les Alémaniques! Mais le dialecte est-il vraiment pour autant l'obstacle principal au maintien, voire au renforcement de la cohésion nationale? Je ne le crois pas.

Des soucis pédagogiques aux nécessités politiques

Revenons quelque peu au débat en cours sur les langues pour mieux comprendre la place du dialecte dans tout cela.

Le débat, jusqu'ici, s'est largement focalisé sur les aspects pédagogiques. Ainsi a-t-on évoqué l'ordre idéal dans lequel apprendre les langues étrangères, les bienfaits du bilinguisme ou de l'apprentissage par immersion, les difficultés à concilier objectifs de la CDIP et grille horaire et même… la nécessité d'apprendre l'anglais pour surfer sur Internet. On aura aussi, au passage, traité de l'égalité des chances et du bienfait de l'anglais précoce pour tous dans le cadre d'un tel concept. Comme je l'ai déjà évoqué précédemment, sont interve-

nues, quoique plus tardivement, les interrogations légitimes quant à l'apprentissage de deux langues étrangères à l'école primaire.

Mais de politique, il n'en a guère été question, ou si peu. Le terrain est miné, lorsqu'on met en confrontation anglais et langue nationale sous l'angle de leur attractivité respective. Les enquêtes et les sondages d'opinion ont presque toujours donné l'avantage à l'anglais, que l'on interroge les parents ou les élèves. La réponse est connue, elle n'a guère varié au fil du temps et il est vrai que les méthodes d'apprentissage y sont sans doute pour quelque chose.

Mais il faut oser dire aujourd'hui que la question n'est pas là. On ne gouverne pas par sondages! Il est temps de parler du pays dans lequel nous vivons, de la diversité dont se nourrit notre identité commune et des responsabilités qui en découlent. Il traîne un dicton presque familier qui affirme que les Suisses s'entendent parce qu'ils ne se comprennent pas. Il a longtemps servi d'excuse à la difficulté de nombre de nos concitoyens à parler la langue du voisin. Je parle ici de la langue écrite.

Et le dialecte alémanique dans tout cela?

Le dialecte alémanique constitue une autre problématique, souvent mise en avant pour présenter comme vains les efforts consacrés à l'apprentissage de l'allemand dans nos contrées romandes.... Je serais plutôt tentée d'écrire qu'il s'agit d'une excuse. Le dialecte sert de repoussoir à l'allemand; il ne mérite pas cela. En effet, la langue écrite en Suisse alémanique reste l'allemand et si nous souhaitons converser par Internet, lire les journaux de la région ou encore suivre simplement les informations à la télévision, c'est bien cette langue qu'il faut connaître. Il y a donc nécessité pour l'ensemble de la Suisse à maîtriser l'allemand. Les premiers intéressés restent bien sûr les Suisses alémaniques, qui ne peuvent se passer d'une langue écrite... sauf s'ils pensent opter définitivement pour l'anglais! Le dialecte alémanique impose donc des contraintes d'ordre scolaire, médiatique et institutionnel qui justifie, de facto, la nécessité de connaître la langue allemande, que l'on soit alémanique, romand, italophone ou romanche.

La langue est avant tout une culture à partager

Le débat politique autour des langues a fortement occulté jusqu'ici le fait que la langue n'est pas qu'un véhicule de communication mais qu'elle est porteuse

d'une culture, d'une identité et que le fait de la comprendre et/ou de la parler permet de percevoir ces éléments culturels et identitaires. C'est valable pour l'allemand, dont on sait que la façon dont il est écrit et parlé en Suisse diffère, sur plusieurs points, de l'allemand pratiqué à Hambourg. C'est d'ailleurs regrettable que l'on en fasse souvent, en Suisse alémanique, un complexe plutôt qu'une richesse.

S'agissant des dialectes alémaniques, point n'est besoin d'en rappeler la force culturelle et identitaire. De mon point de vue, cette force ne s'exerce pas contre les autres régions linguistiques de notre pays. Elle constitue en revanche une clé pour la compréhension des modes de vie et de pensée de nos concitoyens. S'intéresser au dialecte, en comprendre le mécanisme et la façon dont il joue et se joue de la langue allemande, c'est une occasion de mieux connaître celles et ceux qui partagent avec nous la chance de vivre en Suisse. Au-delà des sons et des mots, il y a la façon de raisonner, de traduire ses émotions, d'exprimer ou de dissimuler ses sentiments. Nous dévoilons tous une partie de nous-même à travers l'usage de la langue qui nous est la plus chère et la plus familière.

Ainsi, sensible à l'esprit confédéral, je ne peux en aucune manière considérer le dialecte pour son aspect strictement «local». Il n'est pas une spécialité du lieu, il fait véritablement partie de la personnalité d'au moins deux tiers des habitants de ce pays!

Le dialecte est un pont!

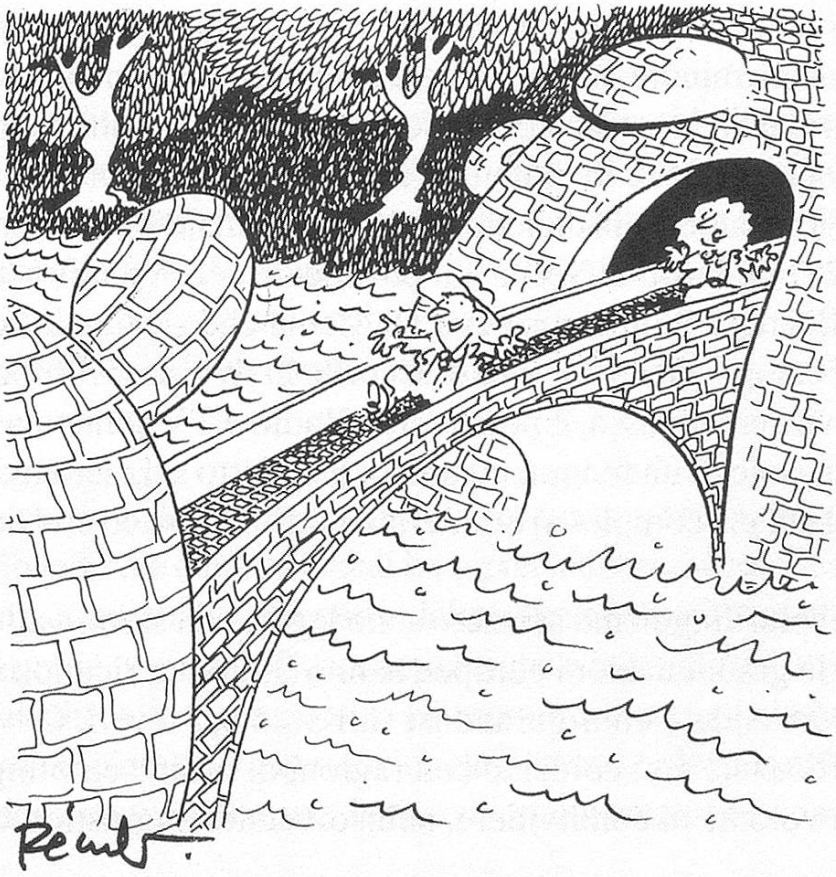
Je suis toujours fascinée par la faculté qu'ont les Suisses alémaniques à se saisir d'un texte écrit en «Schriftdeutsch», pour nous le lire dans le dialecte de leur choix. Lorsque nous travaillons ensemble, sur le plan intercantonal ou fédéral, les séances se tiennent dans les langues officielles. Mais les commentaires «off» font appel au dialecte. Ainsi, sur la base d'un texte en allemand, Romands et Alémaniques ont recours, consciemment pour les uns, plus inconsciemment pour les autres, à une traduction simultanée. L'effort est certes beaucoup moins grand pour les seconds mais effort il y a.

Le dialecte devrait donc permettre de jeter des ponts et d'inciter à la sympathie réciproque. Dès lors que le citoyen alémanique ressent l'effort de traduction qui lui est demandé pour communiquer en allemand, le citoyen romand pourrait y être plus sensible et plus reconnaissant. C'est certes une obligation de respecter

l'usage de l'allemand en tant que langue officielle, tout comme celle de veiller à ce que le français, respectivement l'italien soient présents partout où cela est requis. Mais il n'en reste pas moins qu'en terme d'efforts pour vivre ensemble, le passage du dialecte à la langue officielle doit être reconnu comme une contribution à mettre au crédit de nos compatriotes!

Que conclure de tout cela? Il n'y a pas lieu d'opposer identité locale et cohésion nationale. L'identité n'est pas une île, elle est un lieu de partage. Le fait que la Suisse existe aujourd'hui n'est pas qu'une affaire de co-existence, où les identités se respectent sans se mélanger. Le dialecte ne crée pas non plus des frontières invisibles. Tout ceci est beaucoup plus complexe et bien plus passionnant. Je m'aperçois, en écrivant ces lignes, que ce pays ne serait pas mon pays sans la présence forte du dialecte alémanique! Je le comprends bien mais ne le parle que très mal, faute de l'avoir appris. Il n'en reste pas moins qu'il me manquerait s'il disparaissait…

Au fond l'idéal ne serait-il pas que chacun, en Suisse, éprouve la nécessité de l'existence de l'autre, de sa différence culturelle et linguistique? Il revient aux responsables politiques de tenir un discours rassembleur, respectueux du patrimoine commun et soucieux de préserver et de développer les ponts.



UN PUNTO DI VISTA SVIZZERO ITALIANO: UN SONDERFALL NEL SONDERFALL

Moreno Bernasconi

Un recente studio sulle lingue in Svizzera, basato sul censimento del 2000, dimostra che negli ultimi anni italiano e francese si sono rafforzati all'interno delle loro rispettive frontiere linguistiche. Segno che lo spauracchio di una germanizzazione della Romandia e della Svizzera italiana, sbandierato negli Anni Ottanta e Novanta, era esagerato. La recente decisione di ridimensionare la *Tessiner Zeitung* – giornale in lingua tedesca pubblicato a Locarno –, trasformandola in settimanale, conferma questo trend. Mentre Romandi e Ticinesi erano intenti ad alzare muri contro il pericolo germanofono, i comportamenti linguistici degli Svizzero tedeschi maturavano una disaffezione verso le altre lingue nazionali direttamente proporzionale ad un interesse crescente verso l'inglese e ad un rafforzamento – nella lingua parlata – del dialetto.

Provate a fare il seguente test. Durante una giornata tipo, fate attenzione alla lingua parlata su DRS 1, RSR 1 e RSI 1 e confrontate i risultati: mentre nella maggioranza dei casi sulla rete svizzero tedesca potrete gustarvi un colorito dialetto svizzero-tedesco, sulle antenne ticinesi e romande sentirete parlare quasi esclusivamente italiano e francese. Lo stesso vale per la televisione, anche se in misura minore: nella Svizzera tedesca, emissioni di grande richiamo (e anche di grande importanza per la formazione dell'opinione politica come *Arena*) vengono condotte in dialetto e anche le più alte autorità dello Stato si esprimono rigorosamente in dialetto. Ve lo immaginate sulle antenne della RAI – magari a *Porta a Porta* di Vespa – il presidente del Consiglio italiano Silvio Berlusconi dibattere in milanese con D'Alema che replica in romanesco? E Ciampi fuori campo che mette tutti d'accordo in livornese? Roba da matti che però, nella Svizzera tedesca, è pura realtà. Radio e TV sono una straordinaria cartina di tornasole di un fenomeno unico: il dialetto svizzero tedesco è infatti un Sonderfall nel già complesso Sonderfall plurilinguistico elvetico.

Le ragioni del plurilinguismo svizzero sono legate alla storia e alla geografia di un Paese cui le grandi nazioni europee hanno finito per riconoscere lo statuto speciale che era andato configurandosi sull'arco dei secoli. Ovvero quello di un'unità politica che non coincide con ragioni di ordine etnolinguistico ma è fondata sulla volontà di condividere, nella diversità linguistico-culturale, una

comune idea dello Stato federale e della democrazia partecipativa. Ricordo la lucida analisi che delle regioni alpine e delle loro istituzioni fa Fernand Braudel nella sua *Méditerranée*: le montagne hanno protetto questi territori dagli imperi e dalle loro autoritarie omologazioni, anche linguistiche (si pensi soltanto alla triste sorte toccata in Francia alla lingua d'Oc). Mentre il superamento delle differenze linguistiche regionali e la conquista di un'unica lingua standard scritta e parlata gioca un ruolo unificatore decisivo nella nascita e nel consolidamento degli Stati nazionali europei, lo Stato federale elvetico sancisce la territorialità non solo delle confessioni ma anche delle lingue: il «cuius regio eius lingua».

Oggi fanno sorridere (o piangere) taluni espedienti che il neonato Stato italiano vagheggiava per superare la frammentazione dialettale regionale della vicina penisola: dall'invio nelle scuole del Meridione di maestri toscani alla promozione di matrimoni fra individui appartenenti all'etnia settentrionale (segnatamente toscana) e individui di etnie meridionali. Eppure, la politica linguistica fu uno degli strumenti più invasivi per promuovere una coscienza unitaria e nazionale presso popoli che erano giunti tardi all'unità politica. Là dove non riuscirono ad avere successo le idee primitive summenzionate, ebbero partita vinta novant'anni dopo la radio e soprattutto la televisione. Nello spazio di un paio di decenni, a partire dagli Anni Sessanta, la TV italiana creò quell'unificazione (ma sarebbe meglio dire omologazione) linguistico-culturale che solo faticosamente era avanzata nei novant'anni precedenti, malgrado il delirio nazionalista del cosiddetto «Ventennio».

Concepite come pilastri di uno Stato non nazionale, bensì federale e pluriculturale, in Svizzera Radio e TV hanno sì contribuito (soprattutto ai loro inizi) a rafforzare un senso di comune appartenenza confederale. Ma sono servite soprattutto a preservare gelosamente le diversità linguistico-culturali. Diversità che, nella Svizzera tedesca, comportano anche – per ragioni storiche – l'uso del dialetto come lingua parlata diffusamente non solo dai ceti medio bassi ma anche da quelli alti.

Se nella sua storia la Svizzera ha vissuto un lungo periodo prenazionale e un breve periodo federale durante i quali ha saputo addomesticare le mire egemoniche politiche e culturali degli imperi e delle grandi nazioni europee, preservando bon gré mal gré le proprie istituzioni politiche e le abitudini linguistiche degli Stati cantonali che la compongono, la situazione odierna appare ormai strutturalmente diversa. L'elemento sopranazionale irrompe volenti o nolenti. Le nuove tecnologie della comunicazione, la nuova organizzazione economica su scala

mondiale e l'accresciuta mobilità umana a tutti i livelli, stanno infatti esercitando ovunque una pressione fortissima sugli individui e le loro tradizionali comunità di riferimento. Ciò comporta un rapido e incisivo cambiamento delle abitudini sociali e linguistiche in tutti i Paesi del mondo e la Svizzera non fa eccezione.

In reazione a questo contesto molto invasivo, i comportamenti linguistici delle comunità umane si sviluppano secondo due direttrici opposte. Da un lato, l'inglese si sta imponendo come la nuova lingua franca su scala mondiale. Arriva ormai in quasi tutte le case via TV e Internet e le giovani generazioni lo incontrano sempre più frequentemente sin dall'infanzia. Il tessuto economico rende la sua conoscenza necessaria, a causa degli scambi accresciuti su scala internazionale e a causa della delocalizzazione di molte attività economiche verso nuovi Paesi e continenti, che implica per i nostri giovani in cerca di lavoro la necessità di spostarsi anche fuori dell'Europa e quindi di possedere la lingua franca che permette loro di competere ad armi pari per ottenere un'occupazione.

D'altro canto, però, si manifesta una tendenza opposta. Di fronte alle incertezze che comporta l'appartenenza ad un villaggio globale, sorge spontanea la creazione di comunità o tribù di affini, favorita da internet e dal diffondersi di una TV à la carte, configurata secondo i gusti particolari dell'utente o di un gruppo di utenti. Queste tribù o comunità circoscritte comunicano secondo linguaggi propri e specifici. Nel caso di comunità locali o territoriali particolari, il dialetto appare come uno strumento identitario di resistenza all'omologazione e di affermazione di una diversità che non sorprende in un contesto di globalizzazione. Paradossalmente, l'affermarsi di una società sopranazionale o globale produce un rafforzamento non del livello nazionale ma di quello locale. Usando un'espressione particolarmente evocativa, la società tende ad organizzarsi secondo un modello «glocal». I comportamenti linguistici attuali degli Svizzeri tedeschi illustrano molto bene, a parer mio, questo tipo di tendenza.

Se si guarda alla lingua parlata nella Svizzera tedesca negli ultimi anni, si costata un forte incremento dell'uso dell'inglese, a cominciare dalle giovani generazioni e dai ceti medio alti, ma non solo. Questa crescita della lingua globale è propiziata dalle autorità scolastiche e dagli ambienti economici. Sull'onda delle decisioni prese nel Canton Zurigo, che ha privilegiato l'insegnamento precoce dell'inglese rispetto a una lingua nazionale, numerosi cantoni della Svizzera tedesca hanno seguito il trend, compresi quelli – come Uri – che in un primo tempo avevano privilegiato un'altra lingua nazionale (nel caso specifico, l'italiano). Parallela-

mente, l'uso del dialetto – che nelle altre regioni linguistiche è in forte perdita di velocità – nella Svizzera tedesca si è mantenuto, anzi, per certi versi, si è andato rafforzando come reazione identitaria non più all'egemonia tedesca, come durante il secolo scorso, ma all'omologazione di quello che viene visto da molti come un nuovo impero. È interessante notare come nella Svizzera tedesca l'uso del dialetto non viene visto come una scelta retrograda o zotica, retaggio di una società contadina ormai superata. Il dialetto resta infatti florido nelle campagne come nelle città, a cominciare dal triangolo industriale, sia nei ceti popolari che in quelli borghesi. E nessuno se ne vergogna, al contrario.

Pur non essendo uno specialista, mi pare di ravvisare quindi nella lingua parlata oggi nella Svizzera tedesca una tendenza ad una forma di diglossia dialetto/inglese che – essendo perfettamente in linea con lo sviluppo della società – si rafforza a scapito del plurilinguismo elvetico, fiore all'occhiello dello Stato federale fino a qualche anno fa. Certo, questa tendenza è favorita anche da fattori interni alla Svizzera. Ne cito due legati entrambi al processo di globalizzazione: le strategie della radiotelevisione svizzera di lingua tedesca SRG e quelle delle ex regie federali. L'apertura delle ex regie federali alla concorrenza ha portato le poste e le ferrovie (ma un discorso per certi versi simile si potrebbe fare per l'esercito, alle prese con misure di radicale taglio della spesa) a smantellare la propria presenza capillare nel Paese, modificando il proprio carattere confederale. La salvaguardia della coesione federale non fa parte degli obiettivi strategici odierni di Swisscom e delle FFS, che centralizzano sempre più servizi nella Svizzera tedesca, riducendo così le occasioni di scambio fra cantoni e regioni, anche dal punto di vista linguistico. Quanto alla SRG, è evidente la volontà di puntare sul dialetto per difendere il bacino svizzero tedesco dalla concorrenza spietata delle emittenti private e pubbliche delle vicine Germania e Austria. La SSR/SRG Idée Suisse dispone di una massa critica ridotta rispetto ai colossi che la circondano e gioca tutte le carte che può giocare. Fino a che punto questa strategia sia una «Idée suisse», è certamente discutibile.

A questo trend, dopo gli allarmi lanciati dagli insegnanti e dai responsabili dell'istruzione negli ultimi tempi, si contrappone la volontà di rilanciare il cosiddetto «Hochdeutsch» nelle scuole, limitando l'uso del dialetto in classe. Una decisione felice, che aiuterà anzitutto i giovani Svizzero tedeschi a farsi valere in Germania come i Germanici stanno facendosi valere sempre più nella Svizzera tedesca. E permetterà ai Romandi e ai Ticinesi di continuare a rivolgersi ai connazionali di Zurigo o di Basilea in tedesco, anziché...in inglese. Se quest'ultimo scenario dovesse ciononostante imporsi – e non mi pare fantapolitica – il Sonderfall lin-

guistico elvetico si ridurrebbe ad una delle tante espressioni della società «glocale» prossima ventura.

RÉSUMÉ

En Suisse, les dialectes alémaniques constituent un Sonderfall dans le Sonderfall déjà complexe que représente la Suisse plurilingue. L'usage qui est fait du dialecte sur les ondes alémaniques serait impensable sur les antennes romandes et tessinoises ou – pour prendre un autre pays italophone – en Italie (ici, c'est même la télévision qui a réussi, là où les tentatives politiques avaient échoué: à savoir unifier, ou plutôt «uniformiser» les dialectes).

Aujourd'hui, la Suisse est également soumise aux pressions liées à l'économie globalisée, aux nouvelles technologies de la communication et à la mobilité à tous les niveaux. Si d'une part l'anglais s'impose comme lingua franca indispensable au niveau mondial, les insécurités liées à l'appartenance au «village global» favorisent l'apparition de communautés ou tribus composées de personnes partageant les mêmes idées. Ces communautés, promues notamment par l'Internet ou les télévisions à la carte, communiquent avec des langages qui leur sont propres. Le dialecte, qui permet d'affirmer sa diversité dans un contexte globalisé, peut aussi assumer cette fonction. Dans ce modèle de sociétés «glocales», le niveau intermédiaire national passe à la trappe.

Cette évolution est bien visible en Suisse alémanique, où l'usage du dialecte augmente – contrairement au Tessin, où il est en net recul – et où il ne s'affirme plus par opposition à l'Allemagne mais aux dangers du nivellement global. Parallèlement, l'usage de l'anglais se renforce, favorisé par la décision de nombreux cantons alémaniques, Zurich en tête, d'accorder la priorité à son enseignement par rapport aux langues nationales. Uri, qui jusqu'ici accordait sa faveur à l'italien, suit cette tendance.

Ces éléments portent à penser que la Suisse alémanique tend vers une sorte de «diglossie» dialecte/anglais qui se ferait au détriment du plurilinguisme helvétique. Cette tendance a bien sûr aussi des causes internes: par ex. le démantèlement du réseau capillaire dont bénéficiaient les ex-régies fédérales en Suisse

(PTT, CFF, Swisscom) au profit d'une centralisation en Suisse alémanique, ne permettant plus certains échanges linguistiques entre cantons et régions; par ex. aussi la volonté de la SSR d'opter en faveur du dialecte pour mieux faire face à la concurrence des pays germanophones qui l'entourent.

Dans ce contexte, il faut saluer la décision des cantons de réintroduire le «Hochdeutsch» dans les écoles. Elle permettra aux jeunes Alémaniques de mieux s'affirmer dans le monde germanophone et aux Romands et Tessinois de dialoguer avec les Suisses allemands en allemand, et non en anglais. Si cette dernière langue devait s'imposer dans le dialogue confédéral, le Sonderfall linguistique suisse se réduirait à une parmi les nombreuses formes d'expression «glocales» en devenir.

SCHÜLERINNEN UND SCHÜLER DER KLASSEN 8A UND 8B DER OBERSTUFE BREMGARTEN HABEN DAS WORT

Ich spreche Hochdeutsch nicht so gerne, weil ich mich in Berndeutsch besser ausdrücken kann. Hochdeutsch spreche ich nur in den Fächern Deutsch und NMM. Sonst spreche ich immer Berndeutsch. Ich schreibe meine SMS oder Briefe auf Berndeutsch. Zum Teil lese ich auch Bücher, die auf Berndeutsch geschrieben sind. Mundartrap z.B. PVP, Chlyklass... höre ich gerne aber sonstige Mundartmusik finde ich schrecklich!

Anic Meier (13), Klasse 8b

Mir persönlich gefällt Berndeutsch besser als Hochdeutsch, weil ich mich mit dieser Sprache besser ausdrücken kann. Auch die Musik find ich in Schweizerdialekt besser (Wurzel 5, PVP, Chlyklass...). Ich schreibe alles auf Berndeutsch (SMS, Briefe...)! Nur wenn ich eine Deutschstunde habe, oder dazu aufgefordert werde, spreche ich Hochdeutsch. Ich bin Bernerin und stolz auf meinen Dialekt!

Manuela Hess (13), Klasse 8a

Ich spreche in der Schule mit meinen Kameraden nur Berndeutsch. In einer Deutschstunde spreche ich Hochdeutsch. Mit meiner Familie spreche ich Berndeutsch. Meine Mutter kann nicht so gut Berndeutsch reden aber sie versteht mich und ich sie. Wenn mein Vater mit mir spricht, tut er dies auf Berndeutsch, obwohl ihm Hochdeutsch besser gefällt. Ich kann Berndeutsch viel schneller sprechen, Hochdeutsch schneller schreiben. Mir gefallen beide Sprachen!

Marcel Sudholz (14), Klasse 8a

Ig finde mir si hie ir Schwiz u drum redet me Berndeutsch. Hochdeutsch isch natürlich ou guet aber i cha Bärndütsch viu besser und ich finde es aber guet, dass me in der Schueu Hochdütsch lehrt u dass me dermit cha umga!

Sina Sollberger (14), Klasse 8a

Ich spreche nur in der Schule Schriftdeutsch und auch da nur, wenn es die Lehrkraft von mir verlangt. Ich spreche diese Sprache nicht gerne, denn es ist einfach nicht meine Sprache. Sie ist mir irgendwie unsympathisch. Auch meine SMS, Mails und Briefe schreibe ich immer in Mundart. Bei der Musik ist es dasselbe, ich kann mich nur für einen Deutschen MC begeistern, hingegen bei MC's von der Schweiz ist das anders. Ich selbst mache meine Musik auch immer in Mundart. Ich sehe ganz klar keinen Grund, warum ich in meiner Freizeit Schriftdeutsch sprechen sollte, wir sind immerhin in Bern und da spreche ich gerne «Bärndütsch».

Andrin Moser (13), Klasse 8a

Zu Hause rede ich immer Dialekt, ausser wenn jemand da ist, der ihn nicht versteht. Ich rede Dialekt, weil er kürzer ist als Hochdeutsch. Meine SMS und auch meine E-Mails schreibe ich Berndeutsch, unter anderem weil es kürzer ist, und weil ich sie auf Berndeutsch empfange. Mit meinen Kollegen rede ich auch Dialekt, da wir in Bern sind und wir somit Berndeutsch sprechen dürfen. In der Schule reden wir in der Deutschstunde vorwiegend Hochdeutsch, in Geschichte auch, in Naturkunde und in Geo hingegen Berndeutsch und in den restlichen Fächern auch. Wenn ich einen Brief oder eine Postkarte schreibe, dann tu ich es auf Hochdeutsch, weil ich es mir ein bisschen gewohnt bin von den Aufsätzen her in der Schule.

Kevin Klossner (14), Klasse 8a

Ich spreche lieber Berndeutsch als Hochdeutsch. Das liegt daran, dass man auf Berndeutsch viel weniger überlegen muss was man sagt... Das geht natürlich schneller! SMS schreibe ich auch auf Berndeutsch, denn dort kann man viel weniger Fehler machen als in der Schriftsprache. Lesen auf Berndeutsch macht nicht sehr viel Spass, denn es ist ziemlich schwer... Manchmal ist es sogar ein bisschen peinlich, wenn man Hochdeutsch spricht, denn es klingt ziemlich komisch... Wenn man Hochdeutsch spricht, muss man den Mund ziemlich bewegen, im Berndeutschen hingegen fast gar nicht (wir sind auch ein bisschen faul!).

Tanja Zimmermann (13), Klasse 8b

Ich rede in meiner Freizeit immer Berndeutsch. In der Schule spreche ich nur im Fach Deutsch Hochdeutsch. Ich höre Mundartrap von Wurzel 5, PVP Greis. Deutsche Raps höre ich eigentlich nie. Mit meinem Handy versende ich fast nur berndeutsche SMS, ausser mit jemandem, der kein Berndeutsch versteht. Hochdeutsch schreibe ich aber auf dem Computer weil es schneller zum Eintippen geht.

Kevin Zeh (13), Klasse 8b

Ich spreche eigentlich immer Berndeutsch ausser in der Deutschstunde, in der wir sowieso Hochdeutsch sprechen müssen. SMS schreibe ich praktisch immer auf Berndeutsch, Briefe zum Teil auf Deutsch, manchmal auch auf Berndeutsch. Mit unseren Kollegen aus Deutschland spreche ich meistens Deutsch. Bücher lese ich hauptsächlich auf Hochdeutsch. Ich habe aber auch berndeutsche Geschichten.

Melissa De Bruin (13), Klasse 8b

Ich spreche Berndeutsch in der Freizeit. In Berndeutsch kann ich mich besser ausdrücken. SMS schreibe ich meistens in berndeutscher Sprache, die übrigen Sachen immer in Schriftdeutsch. Texte lese ich lieber in schriftdeutscher Sprache. Gerne höre ich berndeutschen Rap. Wenn ich in Deutschland bin, fällt es mir nicht schwer, in schriftdeutscher Sprache zu sprechen.

Christian Schneider (13), Klasse 8a

Ich spreche viel mehr Berndeutsch als Hochdeutsch! Grund: Mir gefällt die deutsche Sprache einfach nicht, und ich finde sie zu kompliziert (viel längere Sätze um etwas zu sagen)! Ich spreche Hochdeutsch in Deutschland oder mit Personen, die von Deutschland kommen. Aber natürlich auch während der Deutschlektionen in der Schule. Wenn ich gerade Lust habe, plappere ich vor mich hin, alles auf Hochdeutsch!

Gina Galli (13), Klasse 8a

Ich spreche lieber Berndeutsch, weil ich mich so besser ausdrücken kann. Es gibt sehr viele Wörter, für die es im Hochdeutschen keine Beschreibung gibt. Es ist einfacher, weil ich mich an das Berndeutsch gewöhnt habe. In der Schule in einem Fach (z.B. Deutsch) spreche ich Hochdeutsch, ansonsten mit Kollegen oder so Mundart. Musik höre ich alle Arten. Es gefällt mir alles, aber wenn es Deutsch ist, habe ich nicht gerne Volksmusik oder Jodel. Wenn Hochdeutsch oder Mundart, dann muss es für mich Hip-Hop sein.

Eliane Bätscher (14), Klasse 8a

Ich kann mich im Berndeutschen mündlich besser ausdrücken als im Hochdeutschen. Doch wenn es darum geht, einen Text zu schreiben, dann finde ich das Hochdeutsche einfacher und schöner als die Mundart. Wenn jemand Berndeutsch redet, kann ich besser mitreden. Ich hasse es, in der Schule auf Deutsch Antworten zu geben, weil es irgendwie dämlich tönt und weil ich mich nicht ausdrücken kann. Unser Deutschlehrer sagte, dass wir beim Berndeutschen den Mund weniger bewegen müssten als im Franz oder Deutsch. Das kann dann schrecklich tönen.

Lukas Iseli (14), Klasse 8b

Ich spreche in der Freizeit lieber Berndeutsch als Hochdeutsch. Nicht, weil ich mich nicht gut ausdrücken kann sondern weil ich mir blöd vorkäme, wenn alle anderen Berndeutsch reden. Ich höre Mundartrap ein bisschen lieber als hochdeutschen Rap. Die meisten SMS, E-Mails, Briefe schreibe ich in Mundart. Wenn es um Lehrstellen (sonstige offiziellen Schreiben) geht oder mit Menschen, die Hochdeutsch sprechen, ist ganz klar Schriftdeutsch angesagt.

Lauro Spiegel (14), Klasse 8a

SCHÜLERINNEN UND SCHÜLER DER KLASSE WR 3A DES GYMNASIUMS KIRCHENFELD (BERN) HABEN DAS WORT

Ich bevorzuge es grundsätzlich, Mundart zu sprechen, da sie meine Muttersprache ist und ich sie logischerweise am besten beherrsche. In gewissen Situationen benutzte ich Mundart sogar schriftlich: z.B. bei SMS, Postkarten oder E-Mails an FreundInnen. Im Gegenzug jedoch verwende ich bei den gleichen schriftlichen Tätigkeiten für Verwandte, Lehrer oder sonstige erwachsenen Personen Hochdeutsch. Ich verwende das Hochdeutsche, weil ich es für höflicher halte (Verwandte) und weil ich mir den Dialekt in diesen Situationen unmöglich vorstellen könnte (Lehrer).

Ich rede mit allen Kolleginnen und Kollegen in Dialekt, das gleiche gilt auch bei Verwandten, ausser bei meiner Französisch sprechenden Grossmutter. Da helfe ich mir, sofern es mit meinem Französisch nicht mehr reicht, auf Hochdeutsch weiter. Das ist auch eine weitere Situation, in der ich das Hochdeutsch verwende: Bei AusländerInnen/Fremdsprachigen nämlich. Sobald ich höre, dass jemand eine andere Sprache spricht, schalte ich ziemlich automatisch auf Hochdeutsch um. Ich habe überhaupt kein Problem, aus dem Mundart ins Hochdeutsche umzustellen. Höchstens bei anders klingenden Ausdrücken wie z.B. Butter muss ich überlegen.

Dominic Altermatt (16)

Mundart habe ich vor allem gerne, weil ich damit problemlos mit anderen Menschen ohne Missverständnisse kommunizieren kann. Ich kann schnell, spontan und locker damit umgehen und verständlich schreiben. Am einfachsten fällt mir das Schreiben im Dialekt. Denn vor allem im Chat oder bei SMS hat man kaum Zeit, Fehler zu korrigieren.

Im Fernsehen und Radio ziehe ich aber Sendungen in Hochdeutsch vor. Es kommt vor allem im Fernsehen oft vor, dass der Dialekt veräppelt wird oder mit Leuten, welche Dialekt reden, etwas Dummes dargestellt wird. Auch in Briefen und der Literatur ziehe ich Hochdeutsch vor, denn es fällt mir viel leichter, Hochdeutsch zu lesen. In der Musik gefällt mir Mundart besser. Ich höre keine Hochdeutsche Musik, weil sie mir viel zu fremd vorkommt. Ich kann mich zu Musik in Mundart viel besser entspannen. Ich könnte mir ein

Leben ohne Hochdeutsch überhaupt nicht vorstellen, aber genauso wenig ein Leben ohne Mundart. Für mich ist die Mundart eher mein Privatleben und das Hochdeutsche eher mein Leben in der Schule.

Dimitri Amrein (15)

Wieso mögen die heutigen Jugendlichen Mundart lieber als Hochdeutsch? Ein Grund ist sicher, dass Hochdeutsch die Sprache der Schule ist und, wie allgemein bekannt ist, mögen die jungen Leute die Schule nicht besonders. Ich spreche öfter und lieber Mundart als Hochdeutsch. In der Schule passe ich mich den Lehrern an, spreche so, wie sie es vormachen. Allerdings gibt es auch Ausnahmen, wo ich es nicht als wichtig empfinde, die Sprache zu wechseln.

In einem gewissen Punkt ist die Muttersprache eine Identität. Im Beispiel Schweiz ist es so, dass jeder Kanton einen anderen Dialekt hat und das hört man auch sehr gut. Ich spreche Schweizerdeutsch um zu zeigen, dass ich eine Schweizerin und Berndeutsch, um zu zeigen, dass ich eine Bernerin bin. Ich kann mir vorstellen, dass viele Jugendliche so denken. Die Schweiz ist ein eigenes Land und braucht auch eine eigene Sprache. Ich finde es positiv, dass Mundart im Trend liegt, weil sie einen eigenen Teil der Nation darstellt und wie man sieht, unterstützen die Jungen diesen tatkräftig.

Laura Baldussi (15)

Als erstes die Medien: Ein SMS, zum Beispiel, schreibe ich immer in Mundart. In Mundart kann ich mich kürzer ausdrücken und ich muss nicht so auf die Grammatik achten. Mundart ist auch vertrauter und manche Sachen kann man eben in Mundart besser umschreiben. Ich finde Mundart ist auch persönlicher. Im Fernseher oder Radio ist es mir egal, ob Mundart oder Hochdeutsch gesprochen wird, wenn es Dokumentationen oder Nachrichten sind. Filme aber schaue ich lieber, wenn der Film auf Hochdeutsch übersetzt wurde.

Bücher lese ich lieber auf Hochdeutsch, denn wenn es nicht gerade in Berndeutsch geschrieben ist, kann ich es nicht so flüssig lesen, wie ich es in Hochdeutsch kann. In der Musik ist es mir allgemein egal, in welcher Sprache gesungen wird, aber wenn ich zwischen Hochdeutsch und Mundart wählen

müsste, würde ich eher zu Mundart tendieren, denn sie klingt nicht so «steif» wie Hochdeutsch und in manchen Musikrichtungen ist sie auch passender.

Stefano Brandinu (16)

Eigentlich spreche ich in den meisten Lebenssituationen Mundart. Das ist einfach viel praktischer und benötigt weniger Zeit als das Hochdeutsche. Hochdeutsch gebrauche ich eigentlich nur in der Schule im Unterricht, wenn ich mit deutschsprachigen Leuten spreche oder im Ausland bin. Doch obwohl ich ausserhalb des Unterrichts ziemlich selten Hochdeutsch spreche, heisst das nicht, dass mir das Hochdeutsche nicht gefällt. Im Gegenteil. Am besten gefällt mir das Melodiöse und Elegante, was in Mundart weniger oder fast nicht präsent ist.

Unter Freunden oder in SMS, E-Mail und Briefen (mit Ausnahme jener, die ich meinen Brieffreundinnen in Deutschland schreibe oder offiziellen und wichtigen Briefen, welche ich nur in Hochdeutsch schreibe), ist Mundart einfach viel praktischer. Ich kann damit kürzer und knapper erklären, was ich mitteilen möchte. Zudem finde ich SMS, E-Mails und Briefe in Mundart irgendwie persönlicher als in Hochdeutsch. Auch Gespräche im Allgemeinen führe ich eigentlich nur in Mundart. Würde ich dabei Hochdeutsch sprechen, käme ich mir irgendwie komisch vor. Wieso sollte ich mich auf Hochdeutsch verständigen, wenn ich genauso gut von meiner Muttersprache Gebrauch machen kann?

Saskia Graber (15)

Mundart ist richtig Kult geworden. Im Gegensatz zu früher wird immer weniger die Hochsprache verwendet. Im Fernsehen, in der Musikszene und sonst im Alltag liegt Mundart im Trend. Schweizer Hip Hop hat Erfolg und auch Züri West und Plüsch sind immer in den Charts. Die Leute sind stolz auf unsere Schweizer Sprache und wollen das auch zeigen. Sie ist unsere Identität. Ich persönlich finde den Dialekt viel simpler und er wirkt lockerer. Auch SMS werden von uns Jugendlichen kaum noch in Hochdeutsch geschrieben. Es macht Spass, sprachlich kreativ zu sein, mit dem Dialekt zu experimentieren und neue umgangssprachliche Wörter und Abkürzungen zu erfinden. Dialekt hat mehr Charakter, zudem ist man schneller beim Schreiben und Sprechen.

Trotzdem ist es sehr wichtig, dass man die Hochsprache sehr gut beherrscht. Vor allem in der Schule und für die internationale Verständigung ist sie unerlässlich. Unsere Landessprache, meine Muttersprache, ist mir viel vertrauter und deshalb kann es auch in der Schule zu Konflikten zwischen Mundart und Hochdeutsch kommen, weil ich meine Gedanken manchmal nicht richtig in der Hochsprache formulieren kann.

Noémie Hitz (15)

Ich gebrauche eigentlich nur dann Hochdeutsch, wenn ich muss, also wenn ich in der Schule bin, einen formellen Brief schreibe oder in deutschsprachigen Internetforen unterwegs bin. Mundart verwende ich viel häufiger. Vor allem in SMS oder E-Mails schreibe ich grundsätzlich Dialekt. Wenn ich im MSN mit jemandem chatte, schreibe ich auch Mundart, da dies viel schneller geht und das Gefühl eher so ist, als würde man mit der Person sprechen.

Wenn ich mit jemandem spreche, sei es in der Familie, mit Freunden oder fremden Leuten verwende ich auch automatisch Mundart, da es meine Muttersprache ist. Anders ist es, wenn ich im Ausland bin oder mit jemandem spreche, der Dialekt nicht versteht, in diesem Fall wechsle ich natürlich ins Hochdeutsche. Ich finde sehr schade, dass man in den meisten Schulen während der Lektionen nur noch Hochdeutsch spricht, da ich nicht verstehe, wieso man z. B. eine mathematische Formel in Hochdeutsch erklären muss, wenn es einem in Dialekt leichter fällt.

Andreas Honegger (16)

Äs faut eim viu liechter, ä Tegscht, wein äs SMS, uf Mundart zschribe. Zersch einisch mau, wüu d Tegschte chürzer wärde u me sich weniger uf d Rächtschribig mues achte. Hochdeutsch ist für Kürze weniger geeignet. Dazu ein Beispiel: Ä Guete = Ich wünsche einen guten Appetit. Das wären dann 7 zu 31 Zeichen! Wenn man jedoch einen längeren Text schreibt, ist die hochdeutsche Schriftsprache besser geeignet. Auch bei Präsentationen, Vorlesungen, etc. wird versucht, sich so vornehm, gebildet, informativ und treffend wie möglich zu verständigen.

Dies ist nur ein Beispiel für den Zwiespalt zwischen Mundart und Hochdeutsch, mit dem wir hier zu kämpfen haben. Kann man sich mit Mundart nur auf

kollegialer und nicht auf einer höheren Ebene verständigen? Wie wir ja tagtäglich mitbekommen, wird sogar im Schweizer Fernsehen, wie z.B. auf SF DRS, hauptsächlich nur noch hochdeutsch gesprochen. Soll das wirklich bedeuten, dass die Mundart nur eine Art «Bauernsprache» ist, die nicht für eine intellektuelle Ausdrucksweise geeignet ist? Gibt es eine Möglichkeit, dieses weit verbreitete Klischee zu entkräften? Sollte man aus diesem Grund dem Dialekt abschwören, und sich ein Beispiel an dem «grossen» Deutschland nehmen? Nee, Quatsch! Mir sötte üs besser a Persone zrügg erinnere, wo mit dr Mundart d Lüt hei chönne mitrisse, wie zum Bischpiu, dr Mani Matter mit sine nid hochdütsche Lieder, oder o dr Rudolf von Tavel. Es versteit sech auso aus säubschtverständlech, dass für üs d Mundart aus Sprach genau die glich wichtigi Bedütig het, wi ds Dütschland ds Hochdütsche.

Yannick Kaiser (16)

Ausser in den Schullektionen, wo man auf Hochdeutsch antworten sollte, spreche ich eigentlich immer in Mundart. Einerseits ist sie viel vertrauter, gewohnter und persönlicher. Man kann ohne zu überlegen alles spontan so ausdrükken, wie man will und fühlt. Andererseits geht es schneller, kürzer und einfacher, sich in Mundart auszudrücken, da Hochdeutsch eine Fremdsprache ist und man sie zuerst lernen muss. In der Schweiz wird Hochdeutsch meistens nur für ernste und offizielle Dinge benutzt. Beispielsweise werden die Nachrichten im Fernsehen auf Hochdeutsch gesendet, wobei die auflockernden Werbungen und Serien auf Schweizer Sendern wieder in Mundart erfolgen. Mir persönlich gefällt dies nicht besonders, weil es nicht so seriös wirkt (in Mundart) und ich könnte mir gut vorstellen, dass alles in Hochdeutsch präsentiert würde.

Mundart ist im Gegensatz zu Hochdeutsch keine schriftliche Sprache, wird aber immer häufiger, vor allem von Jugendlichen, in SMS und Briefen verwendet. Dies vor allem, weil man weniger schreiben muss, kürzere Worte und Abkürzungen benutzen kann und nicht auf die Rechtschreibung und Grammatik achten muss. Dies ist sehr praktisch, wird aber teils von Erwachsenen kritisiert, weil es der Hochdeutschkompetenz schaden soll. Ich denke nicht, dass dem unbedingt so ist, denn man kann auch in Mundart auf eine ähnliche Schreibweise achten wie beim Hochdeutsch.

Carole Koster (16)

Hochdeutsch benutze ich eigentlich nur in der Schule, oder in formellen Briefen, da ich sonst nie gezwungen werde, mich in Hochdeutsch auszudrücken. Mundart hingegen, spreche ich in jeder erdenklichen Situation. Im Alltag geht alles viel schneller in der Mundart, wobei ich nicht immer die gleiche Art von Dialekt brauche. Mit meinen Eltern, den Lehrkräften und anderen erwachsenen Personen benutze ich einen seriösen Dialekt, ohne abgekürzte oder veränderte Wörter. Einen Dialekt, der höflich und nett klingt.

Mit meinen Freunden in der Schule oder im Ausgang kann es sprachlich schon ziemlich ruppig zugehen. Wir verwenden beim Sprechen oft merkwürdig abgeänderte Wörter und Sätze. Schimpfwörter kommen auch oft vor, wobei die Schimpfwörter unter uns engen Kollegen ziemlich an Aussagekraft verloren haben. Wenn wir uns untereinander beschimpfen, wird das nicht sehr ernst genommen. Würden wir aber von fremden Gleichaltrigen auf die gleiche Art angesprochen werden, empfänden wir das dafür als umso ernster.

Luca Maccaferri (16)

Im Allgemeinen gefällt mir Mundart in den Medien, der Literatur oder der Musik nicht. In der Musik höre ich normalerweise weder Mundart noch Hochdeutsch gerne, doch von den beiden bevorzuge ich dann doch lieber die Musik auf Hochdeutsch. Das liegt wohl daran, dass es eine grössere Auswahl an deutschen Bands gibt als Schweizer Bands und dass die deutschen Bands gerade im Trend liegen. Bücher lese ich lieber auf Hochdeutsch, weil in Mundart das Lesen schwieriger und langsamer ist. Ausserdem ist es eine Gewohnheit, Hochdeutsch zu lesen; dies ist auch ein Grund, warum ich das Hochdeutsch gegenüber der Mundart bevorzuge.

Im Fernsehen existiert nur eine geringe Anzahl an Schweizer Sendern, wobei ich keinen gerne sehe. Radio auf Mundart zu hören, gefällt mir jedoch viel besser, weil es so unterhaltsamer und auch einfacher zum Zuhören ist. Mundart allgemein im Fernsehen, Zeitung und Literatur zu hören/lesen finde ich ungewohnt und gar unpassend für Romane, Biographien und ernste Themen.

Manh Nguyen (16)

Hochdeutsch? Wenn ich nicht gerade in der Schule sitze, in deutschen Internetforen surfe, formelle Briefe schreibe oder Formulare ausfülle, gebrauche ich

die hochdeutsche Sprache eigentlich nie. Nicht weil ich sie nicht beherrsche, sondern weil Mundart einfacher ist und ich generell die Einstellung vertrete, Mundart sollte mehr Anwendung finden. In der Schule z. B. im Bildnerischen Gestalten oder in Musikfächern.

Mundart verwende ich so viel wie möglich. Vor allem SMS oder E-Mails verfasse ich in Mundart, aber auch im MSN Messenger schreibe ich in Berndeutsch. Dies ist irgendwie persönlicher. Man fühlt sich so, als würde man direkt zu dieser Person sprechen. Natürlich spricht man auch mit der Familie und Kollegen, mit Personen auf offener Strasse, grundsätzlich Mundart. Anders ist es, wenn ich ein anderes Land besuche oder eine Person Mundart nicht versteht, dann spreche ich selbstverständlich Hochdeutsch.

Kevin Rageth (16)

Warum habe ich Mundart/Hochdeutsch gerne/warum nicht? Diese Frage ist für mich situationsabhängig. Im normalen Alltag, zu Hause oder in der Freizeit spreche ich sehr gerne Mundart, also in den Lebenssituationen, in denen ich mich daheim fühle und mit der Mundart verbunden bin. Die Mundart verbindet mich mit meiner Familie und Freunden. Das bedeutet nicht, dass ich Hochdeutsch nicht gerne habe. Beim Schreiben, ausgenommen SMS und E-Mail, aber auch beim Lesen bevorzuge ich Hochdeutsch. Das kommt wohl auch daher, dass man in der Schule sehr oft mit Hochdeutsch konfrontiert wird. Man schreibt, liest und spricht auf Hochdeutsch. Das Gute daran ist, dass man sich mit anderen Leuten, die nicht Schweizer/Innen sind und auch nicht Dialekt verstehen, verständigen kann. Der Nachteil gegenüber der Mundart ist für mich die Schwierigkeit der Sprache.

Dialekt ist mir näher, ist weniger kompliziert in der Grammatik und ich kann mich so ausdrücken, wie ich es möchte; denn wenn ich ein Wort nicht weiss, was eher selten vorkommt, kann ich es leichter umschreiben. Mein Fazit: Mundart gefällt mir besser, aber Hochdeutsch braucht es sicherlich auch.

Michael Schreier (16)

Ich bevorzuge den Dialekt, weil ich die meiste Zeit Dialekt spreche und fast nie, zumindest nicht ausserhalb der Schule, Hochdeutsch. Da ich in der Schweiz

aufgewachsen bin, fehlt es mir schwer, akzentloses Hochdeutsch zu sprechen. Manchmal ist es mir fast peinlich, mit meinem Schweizer Akzent. Also versuche ich schon gar nicht etwas auf Hochdeutsch zu sagen. Im Dialekt fühlt sich meine Zunge einfach viel wohler als im Hochdeutsch.

Ich schreibe auch, wie alle anderen, gerne SMS in Dialekt. Für mich wäre es ein bisschen seltsam, mit anderen Jugendlichen in gepflegtem Hochdeutsch SMS zu schreiben, denn Hochdeutsch klingt für mich ein bisschen hochnäsig und geschäftlich. An ältere Leute ist es jedoch üblich, Hochdeutsch zu schreiben, denn sonst wäre man ein bisschen respektlos. In Mundart zu schreiben erleichtert mir das Nachdenken, da es keine mir bekannte Rechtschreibung gibt. Ich fühle mich sehr wohl, wenn ich in Mundart sprechen und schreiben kann, weil ich mich sprachlich so mehr entfalte.

Liem Tong (16)

Weshalb wird der Gebrauch der Mundart bei den Jugendlichen so kritisiert? Ich denke, hauptsächlich ist dies auf die schlechten schulischen Leistungen der Jugendlichen zurückzuführen. Doch Mundart beeinträchtigt ja nicht das korrekte Deutsch. Eher ist sie doch eine Hilfe, denn unsere Hochdeutschkenntnisse vor der Schule basieren ja hauptsächlich auf Mundart. Während der Schule ist der Dialekt sogar noch eine zusätzliche Hilfe, weil man die Wörter nicht wie z.B. im Englischen neu, sondern nur noch richtig Deutsch lernen muss. Auch beim Mailen oder SMS Schreiben macht es für mich keinen Unterschied, ob man auf Hochdeutsch oder Dialekt schreibt, denn mittlerweile hat es ja schon auf dem Mobiltelefon ein Rechtschreibeprogramm. Überhaupt verstehe ich nicht, weshalb so ein Drama daraus gemacht wird, dass die Schweizer zu wenig gut Deutsch könnten. Weshalb ist Hochdeutsch so wichtig? Um mit anderen Ländern kommunizieren zu können ist Deutsch teilweise von Nutzen, mehrheitlich wird aber sicher Englisch oder Französisch gesprochen.

Wie man dem Text schon entnehmen kann, spreche ich mich nicht eindeutig für oder gegen Dialekt bzw. Hochdeutsch aus. Ich finde, dass die beiden Sprachen gut nebeneinander praktiziert werden können, ohne dass die eine der andern schadet.

Jascha Zalka (16)

ZWEI STIMMEN AUS DER GEWERBLICH-INDUSTRIELLEN BERUFSSCHULE BERN[1]

DRITTE FREMDSPRACHE HOCHDEUTSCH

Humberto Gama

Portugal, Tessin, Bern – das sind die Stationen meines bisherigen Lebensweges. Parallel dazu verläuft meine «Sprachbiographie»: Portugiesisch, Italienisch, Berndeutsch und Hochdeutsch. Meine Muttersprache, wenn ich sie noch so nennen darf, nachdem ich nun schon seit 16 Jahren in der Schweiz lebe, ist immer noch Portugiesisch. Italienisch war die erste Fremdsprache, die ich erlernte. Nach zwei Jahren in der Deutschschweiz kam dann im Kindergarten der erste Kontakt mit dem Hochdeutschen. Das Deutschlernen ging ich unbelastet an – als Kind lernt man eine neue Sprache eben recht schnell.

Diese Unbekümmertheit habe ich leider etwas verloren. Ich denke und lebe, ähnlich wie viele Deutschschweizer, in zwei Sprachen gleichzeitig. Ich denke in Berndeutsch, ab und zu auch in Portugiesisch. In der Schule brauche ich das Hochdeutsche – aber eben: nur in der Schule, kaum im Alltag. Als ursprünglich Fremdsprachiger fällt es mir schwer, mit der Hochsprache gleich locker umzugehen wie mit dem Dialekt. Meine Unsicherheit rührt daher, dass ich mir eigentlich nie wirklich sicher bin, ob meine Gesprächspartner alles genau so verstehen, wie ich es gemeint habe. Da liegt mein Hauptproblem mit dem Hochdeutschen: Kann man das so sagen, wie ich es formuliere? Versteht man auch die Nuancen richtig?

Mir ist bewusst, dass ich diese sprachliche Sicherheit nur dann gewinnen kann, wenn ich nicht nur im Unterricht Hochdeutsch spreche, sondern diese Sprache auch möglichst oft höre und lese. Lesen wäre also ein sinnvolles Begleitprogramm. Mit dem Lesen kämpfe ich allerdings schon seit den ersten Schuljahren. Ich habe damals immer wieder Anläufe genommen, in der Bibliothek viele Bücher ausgeliehen – und sie wieder zurückgegeben, ohne sie zu Ende gelesen zu haben. Bücher habe ich nur auf äusseren Druck hin gelesen – als Klassenlektüre in der Schule. Trotzdem bin ich kein Lesemuffel; Zeitungen lese ich nämlich leidenschaftlich gerne, manchmal mehrere Stunden am Tag.

Beim Zeitunglesen ist die deutsche Sprache für mich zum Alltag geworden. Ich hoffe, dass meine Anstrengungen Früchte tragen und ich später einmal die Unbekümmertheit zurückgewinne, mit der ich als Kind neue Sprachen lernte.

WAS HOCHDEUTSCH FÜR MICH IST

Franziska Zysset

Hochdeutsch sprach ich schon als kleines Kind. Was ich in Fernsehen und Radio hörte, sprach ich nach. Diese Sätze waren zwar schön, aber unkorrekt. Eine Zusammensetzung aus Hoch- und Berndeutsch. So nannte ich die Treppe im mir damals sehr interessant scheinenden «Fernseh- und Radiodeutsch» weiterhin «Stege», wofür ich heute wohl korrigiert würde.

Lesen und schreiben lernte ich auf Hochdeutsch. Von da an sprach ich es immer öfter. In der Schule galt es als Standard, so wie auch heute noch. Meiner Meinung nach wird heute sogar noch strenger darauf geachtet, dass im Unterricht tatsächlich hochdeutsch gesprochen wird.

Dass ich in den Fächern Englisch und Französisch auf Hochdeutsch arbeiten muss, kann ich mir dadurch erklären, dass die Lehrmittel auf Hochdeutsch verfasst sind. Ich verstehe jedoch nicht ganz, weshalb ich im Mathematikunterricht meine Fragen in Hochdeutsch stellen soll. Schliesslich gelten Zahlen in allen Sprachen gleich viel. Und: Weshalb gibt es keine Lehrmittel auf Schweizerdeutsch? Weshalb lernen wir in der Schule nicht auch unsere Muttersprache korrekt schreiben?

Für mich ist Schweizerdeutsch meine Muttersprache und alle anderen Fremdsprachen. Oder ist Hochdeutsch meine Muttersprache und Berndeutsch ist eine Umgangssprache? Denn schliesslich gibt es Schweizerdeutsch gar nicht, wenn ich die zahlreichen Dialekte der einzelnen Kantone miteinander vergleiche.

Wenn ich in Gesellschaft von Leuten bin, die schweizerdeutsch sprechen, ist es mir oftmals peinlich hochdeutsch zu sprechen. So zum Beispiel, wenn ich im Büro ein Telefongespräch mit einer hochdeutsch sprechenden Person führen muss. Anders ist es hingegen in einem anderen Land. Mit deutschen Leuten macht es mir Spass hochdeutsch zu sprechen. Nach kurzer Zeit des nur noch Hochdeutsch Sprechens verliere ich dann sogar den schweizerischen Akzent.

Es ist schon fast schade, dass ich in meiner Freizeit eigentlich nur Berndeutsch spreche. Ich schreibe meine SMS und die meisten meiner Mails auf Berndeutsch. Die Ausnahme mache ich bei Mails an höhergestellte Personen, zum Beispiel an den Lehrer, die Lehrerin.

Ich habe mir vorher noch nie Gedanken darüber gemacht, was Hochdeutsch für mich ist und in welchen Situationen ich es verwende. Aber ich bin eigentlich ganz zufrieden mit dem, wie es heute ist. Schliesslich ist es auch mit Vorteilen verbunden, fliessend hochdeutsch zu schreiben und zu lesen.

---

1 Beide Texte stammen aus: *gibb intern:Sprechdeutsch, Informationen der Gewerblich-Industriellen Berufsschule Bern*, 22 (2005). Das Heft kann gratis beim Sekretariat der GIBB bezogen werden.